

AURÉLIEN DEBETTE

ERNEST
AMARGIER

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

BARREAU LAURENT	GÉLIN LAURENCE
BARREAU NICOLAS	GLÉNAT COLIN
BEAUNE MARIE-GAËLLE	GUYON MARIE-CLAUDE
BEZACE MATHILDE	KROMMENAKER CHLOÉ
BROUSSEAU ÉLODIE	LE NARDANT ISABELLE
CHAUSSÉE LAËTITIA	LEFÈVRE ARNAUD
CHELLY JONATHAN	LLORENS GOMIS JUAN
CHOUACHI DUPUIS VINCENT	MAHÉ CHRISTELLE
COULET CLAIRE	MAZOOM DUPUY NATHALIE
DEBETTE BENJAMIN	MERIMI AMARA
DEBETTE GÉRALD ET LAURE	MPELA ALAIN-GIL
DEBETTE ARMAND	NATHER FANNY
DEBETTE FRANCIS	NGUYEN MICHELLE
DEBETTE-HOAREAU PAULE	PARIS OLIVIA
DIMOVA-MATYAS NIKOLINA	PISSARUK DANIEL
DULONG SANDRINE	POIROT BRICE
ENCELLAZ NAÏS	POMEAU STÉPHANIE
ENCELLAZ SOLINE	PRÉLAT VANESSA
FLAMENT ANNIE ET PHILIPPE	RAMSAMY FAUSTINE
FLAMENT GUILLAUME ET MARIE	ROSAMONT ALICE

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042532284

Dépôt légal : juillet 2026

Notes aux lecteurs

Je me nomme Léon Sarre.

L'histoire que vous allez découvrir relate la vie de mon ami Ernest Amargier et de sa famille.

Il se peut que vous soyez incrédules à la lecture de ces quelques pages, mais sachez que je me porte garant de la véracité des faits mentionnés.

Je me suis efforcé de tout raconter sans omettre le moindre détail et sans rien ajouter... que la stricte réalité.

Bonne lecture.

1

La première fois que j'ai rencontré Ernest, j'ai instantanément ressenti une profonde sympathie pour lui. Il semblait être là sans l'être réellement, les yeux perdus dans le vague, paraissant être de ceux qu'on dit « rêveurs » et donnant l'impression de subir sa vie sans y participer.

Par la suite, à chacune de nos rencontres, j'en avais la même perception. Il se perdait régulièrement dans ses pensées, « s'absentait » pour vivre des instants hors du temps présent. À mesure que notre amitié se tissait, je comprenais que mon intuition avait été juste : Ernest s'éclipsait dans ses rêveries et s'y inventait un monde lui convenant plus que celui dans lequel il évoluait.

« Il y a trop de tristesse, trop de malheurs, le bonheur se cache et je tente d'en trouver ailleurs de petits morceaux », voilà le constat qu'il dressait régulièrement.

Je ne savais jamais quoi répondre à cela. Il me parlait souvent de ces moments pendant lesquels il plongeait dans son imagination, de ces instants qui l'apaisaient autant qu'ils le faisaient souffrir. En son for intérieur, Ernest brûlait d'envie d'accepter la vie telle qu'elle s'offrait à lui, mais il en était incapable. Il lui fallait constamment s'extirper d'une existence jugée décevante et sans couleurs.

Alors, face à lui, je m'interrogeais sur ma vie, mais je dois avouer qu'à chaque fois j'en arrivais à la même conclusion : je ne la trouvais pas si mal. Elle était simple et sans surprises, mais elle me rassurait. Mes journées se ressemblaient toutes, mais elles avaient le mérite d'exister. Je n'avais pas d'ambitions particulières si ce n'est d'être en bonne santé et de vivre le plus longtemps possible dans cet état. Se lever et voir le jour, entendre le bruissement des feuilles quand le vent se lève, voir le ciel s'obscurcir lorsque l'orage approche... ces petits riens suffisaient pour me laisser penser que j'aimais mon existence. Peut-être l'aimais-je par habitude ou peut-être que l'angoisse d'imaginer qu'elle puisse être différente me faisait l'aimer de toutes mes forces ? Difficile à dire.

En somme, nous avons Ernest et moi deux conceptions opposées sur ce sujet : il réinventait sa vie tandis que je vivais la mienne.

À mon sens, c'est cette opposition et quelque part cette complémentarité qui ont forgé notre amitié. Pourtant une révélation tardive et incroyable a bien failli la compromettre à jamais...

2

Ernest a dix ans de plus que moi. Il est né le 25 avril 1937 dans un petit village du Cantal, niché au creux de vieilles montagnes. À l'époque, ce village était considéré comme l'un des plus vivants et des plus peuplés des environs. On y trouvait une école, des épiceries, un hôtel-restaurant ainsi qu'un bureau de poste. Aujourd'hui, les choses sont bien différentes, les anciens ne sont plus et les jeunes ont rejoint les villes dans l'espoir d'y trouver un travail. Seules subsistent quelques maisons ouvertes à l'année, une poignée de résidences secondaires et des enseignes rouillées sur des façades aux volets fermés.

D'aussi loin qu'il s'en souvienne, Ernest s'est toujours senti à part. Les autres subissaient quotidiennement les tracasseries de la vie et les affrontaient tant bien que mal. Lui ne savait pas faire cela. Il se mentait, s'inventait une réalité différente et passait pour un « rêveur ». Comprenez bien que la violence de la vie et les déceptions qu'elle engendrait l'obligeaient à s'évader. C'était une question de survie.

Sa famille possédait une jolie et grande maison dans le bourg. C'était une demeure typique du coin, avec des murs solides et sombres bâtis en pierre de Volvic et un toit en lauze. Sur la façade grimpait une vigne vierge encadrant des fenêtres aux volets gris. À quelques dizaines de mètres de là se dressait fièrement une grange en bois.

C'est dans ce décor que grandit Ernest, entouré de ses parents et de ses deux sœurs cadettes, les jumelles Adèle et Léopoldine.

Adèle portait fièrement deux couettes blondes, encadrant une bouille ronde aux joues perpétuellement roses. Cet enfant respirait la joie de vivre et incarnait le bonheur. De nature bavarde, elle cessait de papoter seulement lorsqu'elle remplaçait les mots par des rires. Tous s'accordaient à dire qu'elle était l'artisan du bonheur familial. Non pas que les autres fussent ternes, mais Adèle avait une folie communicative incitant son entourage à rire et à ne jamais se laisser aller à penser négativement.

Léopoldine était plus renfermée, elle paraissait triste en comparaison de sa sœur. Pourtant elle ne l'était pas. Son visage ne savait juste pas donner autant de sourires que celui d'Adèle. Elle avait les traits fins, de grands yeux verts et laissait constamment ses longs cheveux blonds détachés. Pour les gens du village, elle souffrait d'une grande timidité, mais en réalité elle vivait dans l'ombre de sa sœur, ne trouvant pas sa place au sein du foyer familial, et plus largement dans la société. Adèle était toujours plus rapide qu'elle pour prendre la parole, Adèle avait toujours une chose intéressante ou drôle à raconter. Adèle souriait, Adèle riait, et ce des dizaines de fois par jour. L'esprit et le sens de l'humour de son omniprésente sœur suscitaient l'admiration. Parfois, Léopoldine fermait les yeux et se prenait à espérer qu'en les rouvrant elle serait devenue une autre. Tel était son vœu le plus cher : devenir celle qui serait enfin vue et entendue.

Leur mère, Emma Amargier, était professeure de piano. Elle dispensait ses cours aux enfants de quelques familles des environs. Un matin, elle avait alors six ans, en entendant Alphonse, le frère de son amie Léonie, interpréter le premier mouvement de la *Sonate au clair de lune* de Beethoven, elle comprit que sa vie serait liée au piano. Ce qui la conquit immédiatement ne fut pas tant la musique entendue que l'aspect massif de cet instrument, capable par moments d'émettre des sons presque inaudibles. La douceur mêlée à la force, un subtil mélange qu'elle aima de toutes ses forces.

Emma avait alors demandé à Alphonse de lui apprendre à en jouer. C'est ainsi que chaque samedi, elle se rendait chez Léonie afin d'y suivre sa leçon de musique. Germaine et Pierre, ses parents, n'ayant pas les moyens de lui offrir un tel instrument, cet instant musical demeurait l'unique moment durant lequel elle pouvait poser ses mains sur le clavier. Les autres jours, c'était mentalement qu'elle faisait ses gammes et répétait ses œuvres. La fillette mettait tant de cœur à apprendre qu'elle fut bientôt capable de jouer Chopin et Brahms à la perfection.

Alphonse n'étant qu'un pianiste amateur, il n'eut rapidement plus rien à lui enseigner : l'élève venait de dépasser le maître. Germaine et Pierre décidèrent alors que leur fille

rejoindrait le Conservatoire National d'Aurillac afin d'y parfaire son apprentissage.

Emma débordait de talent, à tel point que tous lui prédisaient une carrière de concertiste.

Malheureusement, le sort en décida autrement. Le 22 janvier 1925, elle fut renversée par une calèche en pleine rue. Elle n'avait que treize ans. Un chien sorti de nulle part traversa devant l'attelage, ce qui effraya les chevaux. Ils partirent au galop, sans que le cocher ne puisse les maîtriser et percutèrent Emma quelques dizaines de mètres plus loin. Le choc fut effroyable et les sabots de l'un d'eux lui broyèrent la main droite. En quelques secondes, les rêves de la jeune fille se brisèrent. Il n'y aurait jamais de concerts à Prague ou à Vienne. Elle perdit définitivement l'usage de trois de ses doigts.

Dès lors, elle concentra toute son énergie à perfectionner le jeu de sa main gauche et à apprendre par cœur des œuvres qu'elle se restituait mentalement. En fermant les yeux, elle imaginait le clavier et ses mains appuyant sur les touches. Le piano sonnait dans sa tête. Quelques années plus tard, à l'âge de dix-huit ans, elle décida de transmettre sa passion et son savoir. C'était sa manière à elle de transformer le deuil de sa carrière en renaissance.

C'est ainsi qu'en 1934, elle fit la connaissance de Louis et Marie Amargier qui recherchaient « une personne sérieuse » pour enseigner le piano à leur fille Hélène.

3

Hélène, aimant la musique, fut assidue et se révéla être une élève attentive et appliquée.

Son frère aîné, Antoine, assistait à toutes ses leçons. Âgé de vingt-quatre ans, il portait une fine moustache allant parfaitement avec son visage anguleux ainsi que des cheveux bruns, coiffés en arrière. Sa voix douce et rassurante ne laissait pas Emma indifférente.

Lorsque sa sœur prenait sa leçon de piano, Antoine s'installait sur une chaise, à bonne distance de l'instrument. Ainsi placé, il observait et écoutait Emma partager son savoir, encore et encore. Sa douceur, son intelligence, sa beauté, tout l'attirait chez elle. Il est vrai qu'elle ne laissait personne indifférent : longue chevelure blonde, yeux bleus, teint pâle... Son visage angélique attirait les regards.

Ils s'aimèrent rapidement, mais durablement. En 1935, Antoine épousa Emma et deux années plus tard naquit Ernest. Vinrent ensuite les jumelles Adèle et Léopoldine.

Antoine Amargier avait grandi près de Clermont-Ferrand. Ses parents, de riches cultivateurs, décidèrent quand il eut quinze ans d'emménager dans la maison de sa grand-mère paternelle, Andrée, que tous appelaient affectueusement Mémé Dédée. Veuve depuis peu, elle souffrait énormément de la solitude. Ils achetèrent donc quelques terres et reprirent leur activité dans le village où naquit Ernest, quelques années après.

Ce furent des années de douceur et d'insouciance. Antoine, et sa jeune sœur, Hélène, ne manquèrent de rien. Leurs parents les enveloppaient d'un amour inconditionnel et leur grand-mère montrait à leur égard une bienveillance sans égale. La vie « coulait » paisiblement. Antoine appréciant particulièrement apprendre, collectionnait les premiers prix et se rêvait en instituteur. Régulièrement, la famille au complet sortait pour des parties de pêche ou pour profiter de la nature environnante. On entendait des rires, la joie était installée chez les Amargier et le malheur ne semblait jamais pouvoir les atteindre.

4

Tout alla si vite. C'était l'été 1929. Le 10 août. Antoine avait aidé son père aux champs toute la journée. Comme d'ailleurs tous les jours de ce mois d'août. Dans quelques semaines, il prendrait son poste d'instituteur au village voisin. Il était à la fois impatient et effrayé. Ce soir-là, en remontant à pieds en direction leur grange, sur ce chemin qu'il avait tant arpenté, son père à ses côtés, il pensa à son enfance qui prenait fin.

« Que de belles années ! » se répétait-il tel un mantra. À cet instant, ce 10 août 1929, il aurait voulu arrêter le temps, rester éternellement sur ce chemin avec son père et qu'ils fussent bientôt rejoints par Hélène, sa mère et sa grand-mère.

La vie est étrange. Un moment, nous souhaitons qu'une journée ne s'achève jamais et l'instant d'après qu'elle n'ait jamais existée.

Des cris, des appels à l'aide. Antoine et son père laissèrent tomber leurs outils et coururent. Le chemin leur sembla terriblement long. La grange brûlait. Absorbés par leurs rêveries personnelles et par la fatigue d'une journée de travail, ils n'avaient pas vu au loin le nuage de fumée s'élever au-dessus du bâtiment. Le feu dévorait les murs. À leur arrivée, le toit s'effondra dans un fracas terrible. Hélène, seule face à la construction en flammes, hurlait. Andrée se trouvait à l'intérieur, prisonnière du feu. Elles avaient passé la journée ensemble, la maman d'Antoine et d'Hélène étant partie aux aurores, pour rendre visite à sa cousine en ville.